

Efficacité ou instauration ?

Bruno Latour,

P-120): « **Efficacité ou instauration** » in *Vie et lumière*, n° 270 Avril-Juin 2006 pp. 47-56.

Les catholiques, il faut bien le reconnaître, n'ont pas de chance : ils maintiennent leur confiance en l'efficace des sacrements alors que « tout le monde sait bien » que ce type là d'efficacité n'est, au mieux, qu'une aimable croyance, au pire, une coupable imposture. S'ils se débarrassaient enfin de tous ces rituels d'un autre âge, on pourrait admettre qu'ils sont enfin sortis de l'âge magique, qu'ils parlent de leur Dieu « en esprit et en vérité ».

Suspendons un instant cette unanime et décisive suspicion, pour nous demander ce que « tout le monde » croit savoir sur les mécanismes même de l'efficacité.

Quand nous agissons, qui passe à l'action ?

Prenons un premier exemple : cet ami marionnettiste est capable de manipuler à la fois une quinzaine de ses hilarantes figurines et de leur donner à chacun une voix différente. Quand on assiste à son spectacle, aucun doute là dessus : chaque marionnette agit d'elle-même et possède « sa propre voix ». L'art du marionnettiste est si efficace, qu'on se fait prendre à tout coup. Chose étonnante, cette efficacité ne diminue pas quand je vois le marionnettiste manipuler ses « petites maries » et que je vois sa gorge se tordre et se gonfler pour envoyer le souffle de sa voix dans la marionnette à laquelle elle appartient. Mais, chose plus étonnante encore, mon ami marionnettiste avoue que lui aussi, bien souvent, demeure surpris, étonné, ébahi par ce que les marionnettes lui font faire et même lui font dire. Comment est-ce possible ? Il tient ses marionnettes par des fils, il les crée, il les façonne, il les invoque c'est-à-dire qu'il leur donne sa voix — et elles le surprendraient ? C'est du moins ce que disent souvent les marionnettistes¹. Aimable croyance, coupable imposture, sans nul doute ; mais nous pouvons pardonner à

¹ Nelson, V. (2002). *The Secret Life of Puppets*. Cambridge Mass: Harvard University Press.

mon ami marionnettiste, puisqu'il s'agit d'art et que les artistes, c'est bien connu, ne doivent jamais être pris trop au sérieux quand ils expliquent l'efficacité de ce qu'ils font...

On sait depuis Diderot que la même incertitude sur la source de l'action tarabuste l'art du comédien : faut-il être froid comme un concombre afin de simuler pour le spectateur la passion la plus dévorante ? ou, au contraire, faut-il se laisser saisir soi-même par la passion qu'on finit par ne plus simuler mais par ressentir « pour de vrai », afin que le spectateur, lui aussi, soit saisi de stupéfaction devant l'efficacité du jeu ?

Or, ce paradoxe, si on le formule de façon classique, a ceci de particulier qu'il est indémêlable. J'en veux pour preuve la réanalyse par Borch-Jacobsen des cas d'influence comme celui que Freud a publié sous le célèbre nom d'Anna O., ou comme ceux, plus intrigants encore, d'hypnose². Cette fois-ci, nous ne nous trouvons plus dans le monde de l'art en situation de spectacle, mais à l'hospice au temps de Charcot, ou à Vienne sur le divan de Freud, ou à Paris dans le cabinet du Dr Chertok³. A première vue, le paradoxe joue à fond : ou bien ces hystériques, ces hypnotisés simulent l'obéissance machinale qu'induit le médecin — ils « décident » de leur catalepsie ou de leur délire en « faisant comme si » ils n'étaient « que » des marionnettes—, ou bien ils sont en effet la proie d'une force venue d'ailleurs que le médecin a déclenché peut-être mais sur laquelle ni lui ni eux n'ont de prise. Anna affirme qu'elle a simulé ce que Freud voulait lui faire dire ; Freud affirme mordicus avoir découvert ce que l'inconscient d'Anna exprimait obscurément et qu'il a déchiffré pour elle objectivement. Mieux encore, les études les mieux contrôlées ne parviennent toujours pas à distinguer entre un hypnotisé et quelqu'un qui *simule* l'hypnose⁴ ! Or, c'est justement de ce « ou bien, ou bien », moteur du paradoxe d'où semble provenir, là encore, comme pour le cas des arts, les difficultés à saisir ces situations d'influence.

Mais, enfin, dira-t-on, il faut bien choisir ! Sans quoi on ne pourra plus distinguer le charlatan qui influence ce que le patient va dire ou faire, et le savant qui découvre ce que l'inconscient du patient fait dire et fait faire, indépendamment de toute influence, de toute induction par son propre geste thérapeutique⁵. L'efficacité de la psychothérapie, le partage même entre rationnel et irrationnel, dépend de la réponse à cette question. Je sais, je sais, mais ce n'est pas ma faute si c'est justement cette partition que les hypnotiseurs aussi bien que les historiens de la psychanalyse semblent avoir tant de difficulté à tracer.

² Borch-Jacobsen, M. (1995). *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*. Paris: Aubier.

³ Chertok, L. and Stengers, I. (1989). *Le coeur et la raison. L'hypnose en question de Lavoisier à Lacan*. Paris: Payot.

⁴ Borch-Jacobsen, M. (2006). 'L'inconscient simulé' In *La guerre des psys. Manifeste pour une psychothérapie démocratique*. (sous la direction de T. Nathan) Paris: Les Empêcheurs, pp. 31-64.

⁵ Nathan, T. (1994). *L'influence qui guérit*. Paris: Editions Odile Jacob.

L'étrange action des fétiches

Il existe au moins un cas simple, objectera-t-on, c'est celui de la conduite magique, car là, il ne s'agit plus de spectacle artistique ni de cure psychologique : l'efficacité dépend directement de l'aptitude du fidèle à se laisser berner. Sa main droite, pourrait-on dire, ignore complètement ce que fait sa main gauche. Il fabrique le fétiche un jour et, le lendemain, il l'adore comme ce que nul n'a fabriqué. L'efficacité vient clairement d'un dédoublement entre la fabrication d'un côté et, de l'autre, le pouvoir autonome du fétiche, une cloison parfaitement étanche permettant d'isoler la main droite qui fabrique et la main gauche qui reçoit. C'est ce dédoublement qui justifie l'usage du mot « fétichisme »⁶. Tel est son usage, en tous cas, chez les anti-fétichistes et c'est là que les difficultés commencent. Ces penseurs critiques veulent mettre fin à cette schizophrénie, à cette mauvaise foi ; en brisant la cloison étanche et en révélant aux yeux de ceux qui se bernaient eux-mêmes qu'ils sont les auteurs des pouvoirs qu'ils « projettent » sottement et surtout vainement sur les objets préalablement fabriqués. La scène est donc aussi claire que le choix : le fétichiste est celui qui croit qu'une force bienfaisante ou malfaisante vient du fétiche et se dirige vers lui ; l'antifétichiste, le critique, le libérateur, sait que « en réalité », la force provient d'abord de l'adorateur, pour se diriger ensuite vers le fétiche qui ne fait que la renvoyer comme un miroir. Une fois le truc révélé, le fétichiste décillé, dégrisé, cessera tout simplement de croire.

Heureusement, ce n'est pas si simple. D'abord parce que nous avons tous l'expérience courante que le prestidigateur continue de nous épater même une fois qu'il nous a montré son tour de main — c'est même la révélation de ses trucs de métier qui constitue le tour le plus commun des magiciens. Ensuite, parce que le fétiche capable de recevoir la force qu'on projette sur lui, et de la renvoyer méconnaissable sur celui qui l'adore est quand même, il faut l'avouer, un objet bien étrange. Les critiques affirment qu'il n'est « rien que » la surface de projection d'une volonté humaine, mais c'est une surface qui possède un étonnant pouvoir de dissimulation et de sidération. Aucun miroir ne lui ressemble. D'autant qu'il semble ne pas du tout perdre son pouvoir lorsqu'on révèle le double jeu d'aller et de retour censé annihiler ses effets !

C'est ce qui me fut révélé un beau jour par Patricia de Aquino quand elle m'affirma que la sainte du Candomblé qu'elle suivait comme son ombre, utilisait pour parler de ses dieux le participe passé du verbe portugais « fabriqué », ce même verbe dont on a fait le mot fétiche⁷. Les fétichistes, souvenons-nous, sont supposés n'avoir d'efficacité que si l'on maintient une cloison étanche entre la fabrication et la croyance ; les adorateurs doivent croire naïvement qu'ils n'ont pas fabriqués de leurs propres mains les idoles dont ils adorent tout aussi naïvement le pouvoir. Or, voici que de très authentiques païens affirmaient tranquillement qu'ils venaient dans ce couvent pour apprendre à bien fabriquer de bons fétiches ! Ils n'étaient pas naïfs du tout... ils ne croyaient pas... pas comme les antifétichistes

⁶ Pietz, W. (2005). *Le fétiche. Généalogie d'un problème*. Paris: Kargo & L'Eclat.

⁷ Latour, B. (1996). *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Fétiches*. Paris: Les Empêcheurs de penser en rond.

voulaient se faire croire, eux, que les naïfs croyants croyaient ! C'était même à se demander si la naïveté n'était pas celle des penseurs critiques assez sots pour imaginer que l'humanité, depuis l'aube des temps, ne s'était jamais aperçue du double jeu de l'aller —la fabrication— et du retour —l'efficacité— nécessaire à l'institution des fétiches... Comme s'il avait fallu attendre les prophètes pour s'apercevoir que les idoles « ont des yeux et ne voient pas, ont des oreilles et n'entendent pas ».

Plus généralement, s'il n'y avait qu'à décider entre deux positions et deux seulement —croire ou savoir qu'on croit—, d'où viendraient les difficultés à comprendre l'action efficace ? La question vaut d'autant plus d'être posée que nous ignorons tout des sources et des répartitions de l'efficacité, même quand nous sortons des eaux troubles de l'art —les marionnettes ou le paradoxe du comédien—, de la psychologie —l'hypnose ou l'influence—, de la magie —les étranges pirouettes de l'antifétichisme.

Le labyrinthe, figure de la technique

Prenons des exemples apparemment moins discutables comme « l'action efficace sur la matière » qui sert usuellement de définition au geste technique. Là, du moins, il n'y aura pas d'hésitation : celui qui agit, l'acteur, l'artisan, l'ingénieur, le programmeur, et ce qui est agi, l'objet, la machine, le programme, sont clairement distincts. Là, du moins, dans la technique, on a d'un côté, des *moyens*, des outils, dénués en eux-mêmes de but et de fonction, et, de l'autre, des *manipulateurs* qui savent ce qu'ils veulent faire faire à la matière inerte. Hélas, la situation y est encore moins claire que dans le cas de l'art⁸. Rien d'étonnant à ce que le mythe de l'apprenti sorcier ou celui de la créature du Dr Frankenstein soient associés à toute fabrication technique : c'est en effet sous les auspices des conséquences inattendues de l'action qu'apparaît toujours le geste technique, qu'il s'agisse d'innovation surprenantes, de risques d'abord inaperçus, de possibilités enthousiasmantes, d'incertitudes profondes sur l'origine des découvertes. La figure même de la technique, on le sait depuis Dédale, c'est le *labyrinthe*, c'est-à-dire l'hésitation sur le chemin qui semble droit et qui, de détour en détour, vous oblige à prendre en considération de plus en plus d'éléments intermédiaires qui viennent se loger, comme par inadvertance, entre l'intention et le but, éléments qu'on appelle avec raison des « difficultés » ou des « problèmes techniques ».

Si vous doutez de ce point, demandez vous qui agit quand vous tournez la clef de contact de votre voiture. Aucun doute là dessus : l'efficacité de votre déplacement, vous allez devoir le partager avec les fabricants, garagistes, concepteurs, cantonniers, pistons, pétrole, ordinateur de bord, dans une liste que vous renoncerez bientôt à compléter en vous apercevant que rien, en fin de compte, n'est plus « hétéro » mobile que cette automobile... Mais un simple couteau devrait vous amener à la même conclusion : le grand psychologue Gibson a proposé d'appeler « promission » (*affordance*) ce que le manche du couteau vous « fait faire » ou vous

⁸ Latour, B. and Lemonnier, P. (sous la direction) (1994). *De la préhistoire aux missiles balistiques - l'intelligence sociale des techniques*. Paris: La Découverte; Latour, B. (1992). *Aramis, ou l'amour des techniques*. Paris: La Découverte.

« promet, propose » de faire. Vous le voyez sur la table, et déjà votre main se prépare à le saisir ; par quel bout ? Par le manche bien sûr. Quand a-t-on vu quelqu'un s'emparer vigoureusement d'un couteau par la lame ? Aussi libre et autonome que vous fussiez, c'est bien le couteau qui vous l'a fait saisir du bon côté⁹. Si vous voulez voir de simples outils, de simples moyens, ne vous approchez jamais d'une technique.

Faire faire, tout est là. Mais non, direz-vous, ou bien je fais ou bien je suis fait — et même refait. Actif ou passif il faut choisir. Influencé ou manipulateur, mais pas les deux. Créateur ou créature, il n'y a pas d'autre choix. Or, justement, on se trompe tout à fait en appelant paradoxe l'obligation de *choisir* entre ces deux ensembles de contraires. Le paradoxe n'est pas là où on le met : il est dans l'obstination de faire comme s'il fallait choisir alors que toutes nos activités, toutes nos fabrications, toutes nos sources d'efficacité nous amènent justement à une autre situation, celle qu'Etienne Souriau désignait du beau terme d'instauration¹⁰.

Le paradoxe de la pratique savante

Le cas le plus éclatant se trouve évidemment dans ce qui paraît le plus éloigné de toute incertitude sur la source de l'action, à savoir dans les sciences expérimentales¹¹. Si vous lisez un peu de philosophie des sciences, on vous demandera de choisir entre le « fait » bien établi et « l'artefact » — ce dernier est d'ailleurs l'exact équivalent du fétiche, c'est-à-dire un « faux fait » sur lequel le chercheur, emporté par ses préjugés, ses désirs, a projeté ses croyances bien mal à propos, mais que l'on découvre bientôt n'être rien de plus qu'une simple illusion des sens. C'est, par exemple, l'innocente araignée qui effraie Tintin, au début de *l'Étoile mystérieuse*, quand il regarde dans le télescope, et qu'il croit y voir un terrifiant météore... La distinction entre faits et artefacts ne souffre pas de difficulté : le premier est autonome et indépendant de l'observateur ; le second n'est que la projection de l'observateur et provient entièrement de lui.

Les difficultés commencent, malgré tout, dès qu'on se demande comment l'astronome va s'y prendre pour rectifier l'artefact de Tintin : pour produire un fait indépendant de l'observateur, encore faut-il, en effet, un télescope, un observatoire, des spectrographes et un monde assez vaste de collègues semblablement équipés. Autrement dit, l'efficace par lequel on distingue les faits des artefacts dépend lui-même d'un artifice : pas de fait indépendant de l'observateur sans observateur bien et richement équipé¹². Nous retrouvons là le second paradoxe dans toute sa clarté : inutile de demander à un chercheur de choisir entre l'autonomie des faits et son équipement, il vous mettra dehors de son laboratoire en affirmant tranquillement un tout autre paradoxe : « C'est *parce* que je suis un bon chercheur

⁹ Gibson, J. G. (1986). *The Ecological Approach to Visual Perception*. London: Lawrence Erlbaum Associates.

¹⁰ Souriau, E. (1939). *L'instauration philosophique*. Paris: Félix Alcan.

¹¹ Stengers, i. (2005). *La Vierge et le neutrino*. Paris: Les Empêcheurs.

¹² Fleck, L. (2005 [1934]). *Genèse et développement d'un fait scientifique* (traduit par Nathalie Jas). Paris: Les Belles Lettres.

dans un laboratoire bien équipé que les faits que je produis sont *indépendants* de ma production »¹³.

Deux paradoxes à ne pas confondre

Remarquons que, de façon bien intéressante, le chercheur parle à s'y méprendre comme cette sainte du Candomblé qui assurait à de Aquino : « C'est *parce* que c'est ici un bon couvent que j'y viens apprendre à *fabriquer* de *bonnes* divinités ». On le comprend maintenant, nous avons affaire à deux paradoxes distincts pour saisir l'efficacité de toute instauration. Le premier qui oblige à un choix entre l'activité et la passivité de sorte que les uns sont totalement aux commandes et les autres totalement dupés. Le second qui distingue deux situations : celle où l'on doit choisir entre action et passion (ce qui correspond au premier paradoxe), et celle par laquelle on s'affronte à une question entièrement distincte : « Comment faire pour distinguer ce qui est *bien* et ce qui est *mal* instauré ? ». Question du marionnettiste ou du comédien : Est-ce que nous jouons bien ou mal ? Question du psychothérapeute : Est-ce que le dispositif artificiel influence pour enfoncer ou libérer le patient ? Question du féticheur : Est-ce que nos rituels maudissent ou bénissent ? Question de l'ingénieur : Combien de ressources hétérogènes dois-je parvenir à aligner, pour que nous devenions capables de produire un automatisme qui fonctionnera « tout seul » ? Question du chercheur : Notre laboratoire est-il devenu capable de produire des faits autonomes ou de simples artefacts ?

Nous pouvons revenir pour conclure à la question de ce numéro pour tester lequel de ces deux paradoxes, maintenant clairement distingués, permet d'aborder la vénérable question des sacrements.

Si l'on admet le premier, la question est entendue et reçoit une réponse aussi directe que classique : dans la notion de « signe efficace » on peut certes se tromper soi-même comme le manipulateur de marionnettes, le comédien, l'hypnotisé, le prestidigitateur, le féticheur ou l'idolâtre, mais la solution la plus honnête serait de cesser de se faire illusion et d'admettre enfin que, en dehors de ce double jeu que la mauvaise foi permet en effet d'entretenir avec soi-même, il n'y a rien. Mieux vaudrait abandonner toutes ces simagrées et retrouver la vérité simple, si l'on y tient vraiment, d'un contact uniquement spirituel. Néant pour néant, autant ne pas rajouter d'actes dénués de toute efficacité.

Le second paradoxe autorise une solution bien différente. On ne gagnerait rien à chercher à « sauver les apparences » des sacrements en recourant aux timides solutions de l'efficacité symbolique —théorie aussi branlante que l'anthropologie sur laquelle on croit l'asseoir— ou des énoncés performatifs inspirés d'une philosophie du langage elle-même dérivée directement d'une théorie médiévale des sacrements¹⁴ ! La question de l'efficace sacramentel n'est pas le dernier vestige d'une théorie de l'action symbolico-matérielle particulièrement peu ragoûtante que le progrès des mœurs permettrait de purger de ces derniers restes d'illusion, mais l'obstacle à toute *simplification prématurée* des théories de l'action efficace dans

¹³ Latour, B. (2001). L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique. Paris: la Découverte.

¹⁴ Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte* Paris: PUF.

tous les autres domaines, qu'il s'agisse non seulement d'art et de psychologie, *mais aussi* de technique et de science¹⁵.

Malheureusement, souvent rationalisée et psychologisée, la théologie nous a trop facilement dirigés vers une théorie de la transsubstantiation particulièrement calamiteuse qui oblige à choisir, selon la logique du premier paradoxe, entre le tout symbolique —vague remémoration qui tient lieu d'un événement passé— et le tout matériel —qui oblige à d'assez tortueuses manipulations physico-chimiques pour finir sous des formes de cannibalisme rituel. C'est l'opposition, bien connue des théologiens, entre les versions « subjectives » et « objectives » des sacrements. Tout le monde admet qu'il faut les « dépasser », encore faut-il comprendre comment. Dans mon expérience ces deux notions sont indépassables parce qu'elles sont faites pour ne justement pas être dépassées, pour paralyser l'intelligence, qu'il s'agisse d'épistémologie, de psychologie ou de théologie¹⁶.

Or, si l'on admet un instant de se laisser mener dans la direction du second paradoxe, la transsubstantiation perd de son faux mystère pour rediriger l'attention vers un autre mystère, fécond celui-là : le mot est parfaitement choisi, il y a bien *transsubstantiation* parce que l'on passe en effet de l'impossible choix entre deux substances du même ordre, le symbolique et le matériel, le subjectif et l'objectif, vers une autre efficacité, vers une autre liaison, vers une autre ontologie, oui, vers une autre substance, celle de l'instauration¹⁷. Il existe en effet des êtres qui ont ceci de particulier qu'ils dépendent de la parole¹⁸. Et alors là, tout commence, ou plutôt tout recommence puisque le problème est enfin commun à *toutes les pratiques* et pas seulement à « la religion » qui se plaît si souvent à demeurer isolée dans son splendide archaïsme en lutte contre « le monde moderne » et ses désenchantements. Il existe une transsubstantiation de l'art —« l'œuvre à faire » de Souriau—, mais aussi des techniques, des sciences, des psychismes. C'est comme si l'obstination pour la notion de sacrement efficace perdait son caractère de butte témoin d'un passé révolu, pour devenir le germe, celui-là vraiment prophétique, d'un retour à ce que l'efficacité dans tous les domaines a toujours voulu dire en fait : l'accueil des êtres instaurés par notre action hésitante.

¹⁵ Latour, B. and Weibel, P. (sous la direction de) (2002). *Iconoclash. Beyond the Image Wars in Science, Religion and Art*. Cambridge, Mass: MIT Press.

¹⁶ Latour, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris: La Découverte.

¹⁷ Claverie, E. (2003). *Les Guerres de la Vierge: Une anthropologie des apparitions*. Paris: Gallimard.

¹⁸ Latour, B. (2002). *Jubiler ou les tourments de la parole religieuse*. Paris: Les Empêcheurs de penser en rond.